

N° 56 -- 14 NOVEMBRE 1929

# CINÉMONDE

## CARLOTTA KING

doit ses premiers succès à  
son sourire photogénique et  
à sa voix phonogénique.



ME 11 17317



**CINÉMONDE ACTUALITÉS**

A gauche, de haut en bas : Alexandre d'Arcy, le beau jeune premier qui est considéré comme l'héritier de la gloire valentinesque, et la séduisante Betty Balfour, dans une scène similitudineuse de *La Fille du Régiment*. ● Joan Bennett et Ronald Colman dans *Bulldog Drummond*, le grand film parlant qui a été présenté dernièrement à Londres. ● Hans Stüwe dans *Amours sanglantes*, que l'on vient de présenter à l'Empire. ● A droite, de haut en bas : Le Marin part en voyage tout voir toute la terre, entendre *La Mélodie du Monde*, s'enivrer de sons, de gestes, d'images, connaître d'autres femmes que celle qu'il quitte à l'instant, toutes les femmes ! ● Luciano Albertini cherche, et réussit à renouveler le film policier et acrobatique. Le voici dans *Pirate malgré lui*, dans une position plutôt dangereuse, aussi bien pour lui que pour sa courageuse partenaire, Hilda Rosch. ● Pendant que nos confrères du monde entier discutent sur l'avenir du film parlant et lui refusent parfois toutes chances de succès, Ufa termine fiévreusement la construction de ses studios sonores, à Neubabelsberg.



Vérités bonnes à dire...

## SELF - DEFENSE

ou

### la Star, le Financier et le Journaliste

Fable Franco-Américaine

UN jour, un vulgaire plumeux français écrivit dans un grand hebdomadaire que les femmes américaines

n'étaient pas plus belles que les Françaises. Lors, le directeur du magazine reçut une carte postale de protestation où il était écrit en négro-français incongru : « Quel drôle de goût ! Les Américaines sont les plus grandes beauties (sic) du monde (resic) et Dolly Davis est moins bien que Bessie Love et Margaret Livingstone. Vous avez froissé les beauties qui sont vos lectrices ! »

Que devait faire le directeur dès réception de semblable carte, sinon renvoyer son collaborateur qui lui faisait du tort ? Mais il ne le fit point, car il était Français, et tous deux cherchèrent l'origine de la carte. Las ! cette carte signée d'un pseudonyme était l'œuvre d'une star de passage à Paris.

Ceci se passait à Cinémonde, il y a peu de jours, et vous devinez que le vulgaire plumeux n'était autre que votre serviteur qui maintient ses jugements, tous ses jugements. Il y a au moins autant de jolies Françaises que de jolies Américaines et nous nous plaignons seulement de ne pas les voir suffisamment à l'écran.

Notre correspondante intéressée nous en fournit par son geste l'une des raisons : les Américaines soignent mieux leur publicité. Leur sens de la solidarité corporative ne les abandonne pas, même à l'étranger. Leur beauté semble-t-elle discutée, vite celle qui est là proteste au nom de toutes et menace de boycotter le juge impartial.

Mesdames les Françaises, prenez exemple, au lieu de vous entre-détruire.

Mais désormais, le juge impartial sera sur ses gardes. Dernièrement, n'entendait-il point de ses propres oreilles le jugement suivant qui provoqua en lui un désagréable frisson ?

« Il faudra que vous appreniez notre langue pour écouter nos films parlants. »

C'est un financier américain qui, bien entendu, parlait ainsi, et les événements semblaient lui donner raison puisqu'au même moment plusieurs « talkies » de langue anglaise étaient acceptés par le public, même le plus populaire.

Une rapide enquête prouvait d'ailleurs bientôt à tous que les Etats-Unis espéraient ainsi rapidement conquérir le monde. Que fallait-il faire ? Nous cherchâmes les moyens efficaces de self-defense.

A vrai dire, ils ne sont pas nombreux ! Si nous avions un important répertoire français, l'équilibre s'opérerait automatiquement. Las ! Tel n'est point le cas. Fallait-il exiger la production bilingue ? C'était une entrave qui provoquait immédiatement des représailles. La guerre économique recommençait.

Non, non, il ne fallait pas de nouvelle loi. Alors ? C'est à la censure tant critiquée que reviendra le droit légitime de défendre la langue française attaquée dans ses derniers retranchements.

En effet, la censure française n'est pas obligée de connaître la langue anglaise et ses finesses, dès lors, elle peut refuser son visa aux films parlants étrangers présentés uniquement dans leur langue primitive. Une traduction sommaire ne suffit point, un scénario moins encore. C'est le texte lui-même qui doit être vérifié.

Il y a des idées que l'opinion française ne veut point entendre ; il y a des mots que la bienséance universelle ne pourrait accepter. Le film parlant en langue d'outre-Océan, d'outre-Mer ou d'outre-Rhin ne saurait donc être admis par la censure qui doit savoir ce qu'elle vise.

On se demande même comment elle a pu jouer, jusqu'ici, normalement son rôle ? Les talkies seront bilingues ou bien n'entreront pas en France. Ainsi notre langue menacée sera sauvée : elle en vaut la peine.

Les problèmes posés par la forme nouvelle, sonore ou parlante, du nouvel art se résolvent innombrables, et chaque fois que nous en étudions un, nous n'avons point la prétention de réformer l'ensemble de la cinématographie française.

Aussi, avons-nous été fort étonné de lire sous la plume d'un financier, français celui-là, quelques conseils qui décelaient son ignorance de nos premiers leaders : « Avant de parler de tel ou tel mal dont le cinéma souffre, il faut l'organiser, et avant de vouloir le faire grandir, le faire maître. Or, en France, tout est à faire. »

« Cher correspondant, nous avons écrit cela bien avant vous, nous avons affirmé que les capitaux ne manqueraient pas, que ce qui manquait plutôt, c'était leur utilisation rationnelle, et que tant que nous ne connaîtrions point de plan général, il en serait ainsi. »

Devons-nous attendre la réalisation du rêve, pour parler des réformes indispensables de la réalité ? Ne faut-il signaler aucun abus sous prétexte que le Paradis seul est désirable ? Nous ne nous laisserons pas, au contraire, d'attaquer chaque semaine les tares de notre Cinéma, que nous voulons beau et digne de l'amour que nous lui portons.

Et la foule de nos lecteurs, par une correspondance suivie, encourageante et captivante à la fois, nous montre qu'elle pense bien comme nous.

En particulier, à propos de « Couchez-vous ! Relevez-vous ! » soixante lectrices de Cinémonde, toutes professionnelles des studios, se sont levées d'un bond, en masse.

« Oui, oui, décrivez-nous des impedimenta répugnants de la profession ! ». Leur voix ne demeurera point sans écho et Cinémonde leur offrira bientôt un office rationnel de placement gratuit où aucune formalité amoralisée ne sera exigée.

Seule, la loi de l'offre et de la demande jouera.

Un bon journaliste est celui qui peut, sur l'heure, transformer en actes, les propos de son papier.

Bon courage, Mesdames.

Rassurez-vous, lecteurs !

José GERMAIN.

## Propos d'un spectateur moyen et grincheux

Le monsieur qui était assis à mes côtés était très communicatif. Dix mètres n'avaient pas été projetés que trois fois déjà il avait manifesté son appréciation à haute voix. A l'entr'acte, il ne me laissa pas filer seul, me rejoignant sur la porte, et m'imobilisa par un bouton.

— Oui, Monsieur, je vais au cinéma toutes les semaines. C'est ma passion. Mais, voyez-vous, pour trouver un bon film, il faut en voir au moins dix mauvais. — Vous parlez de quels films, des français ou des autres ? — Des français et des autres ! Je parle des films en général. Je ne fais pas de distinction entre les nationalités. Je suis prêt à tout accueillir, à tout comprendre. J'aime autant les westerns américains, hauts en couleur, vivants, avec des chevauchées et des coups de revolver, que les films allemands, lourds de sensualité, mais si vrais et si humains ; les russes, admirablement découpés, réalistes et brutaux ; ou les français... Les français... tenez, je ne sais pas comment les caractériser, les français. Il y en a de bons, de très bons. Il y en a de beaux essais psychologiques, quelques comédies fort passables. Mais, bon Dieu ! que de médiocrités ! De grandes machines sentimentales — fausement — avec des « clous » manqués, des salons, des réceptions, des bals, tout un faux luxe bébé et prétentieux. Combien tout cela est loin de la vie, de la réalité ! On parle beaucoup d'encourager le film français. Moi, je veux bien. J'encourage. J'encourage par mon argent, en payant ma place. Seulement, moi, on ne m'encourage pas.

— Non, on ne m'encourage pas à revenir. Tous s'en mêlent. Tenez, il m'est arrivé de voir trois fois le même film, et trois fois je l'ai vu différent. Les coupures ! Une plaie ! Chacun en fait. La Censure d'abord, cette institution qui serait morte depuis longtemps si le ridicule tuait ; puis la Maison d'Édition ; puis, le Directeur de la salle. Et quand on a charcuté, rogné, coupé dans la pellicule, on s'étonne de trouver que le film manque d'unité, que les scènes se raccordent mal, qu'elles sont incohérentes, et on accuse le malheureux metteur en scène qui n'avait pas voulu ça ! On devrait interdire les coupures. Voilà !

— Parfaitement de votre avis. Et puis... — Et puis, puisque j'en ai aux Directeurs de salles, je leur reproche de trop peu se soucier du confort du spectateur. Il faudrait pourtant ne pas voir dans le spectateur un simple animal taillable à merci. D'abord, les bandes passent trop vite. C'est fou. Ça tourne, ça tourne ! Les gens courent, courent sur l'écran, on saute d'une scène à l'autre, on n'a pas le temps de s'y reconnaître. Et l'agencement de la salle ? Fauteuils étroits, passages insuffisants ; on a fourré des sièges partout. Je parle évidemment de la moyenne des salles. Une fois incrusté à sa place, impossible de faire le moindre geste, d'étendre un peu les jambes sans rencontrer les tibias de son voisin, on met le pied sur le petit soulier de sa voisine. Les temps sont durs... Les Directeurs de salles cherchent à faire le maximum en utilisant bien la place.

— Bien sûr. Mais enfin, n'abusent-ils pas un peu ? Surtout en ces temps de film parlant où le public, bon bonga, se rue aux capiteux. Cela durera-t-il ? Ce serait l'occasion de chercher à retenir les gens venus par curiosité. Malheureusement, les talkies... vous savez...

— Cela ne vous emballe pas, le film parlant ? — Déception. Dans la course pour la première place, on a un peu négligé la matière des films. Du mauvais théâtre photographié. Des dialogues longs, diffus, mal rendus par un haut-parleur enroué.

— Vous êtes sévère.

— Franchement, curieuse à part, j'aime mieux le muet.

— Et puis, les acteurs parlent anglais !

— Parleraient-ils français, je ne pense pas que le film lui-même, le film-images, en serait meilleur. Le sonore, à la rigueur... Encore faudrait-il sortir rapidement des tâtonnements, et trouver autre chose que la reproduction banale des bruits. On a fait beaucoup de bruit — c'est la mort — autour de films parlants absolument insuffisants. La publicité est une bonne chose. Mais elle peut être une chose détestable. Quand elle tient ses promesses, rien à dire. Mais souvent elle ne les tient pas. On couvre de réclame tapageuse, de déplorable navets. Il en est de même pour les vedettes. « Grand artiste qui... Talent merveilleux que... » On croit qu'il suffit d'un nom pour faire le succès d'un film. Peut-être. Mais cette pratique fait le plus grand tort au cinéma, croyez-moi.

— J'en suis convaincu. Mais quel remède voyez-vous ?

— Ah ! Je ne sais pas, moi. Il faudrait de la sincérité, n'est-ce pas ? Il faudrait avoir le courage d'appeler un navet, un navet, et un mauvais acteur, un mauvais acteur. Le mieux, je crois, serait de faire de bons films.

— Pourquoi ne fait-on pas de bons films, dites ? Pas assez de bons films ?

— Ça, je ne sais pas. Peut-être parce que le public ne les accueillera pas assez bien ?

— Vous aussi ? Quelle erreur ! Le public vaut mieux que ce que vous croyez.

L'entr'acte finissait. Nous avions regagné nos places. J'interrogeai, malicieusement :

— Dites-moi, voilà bien des critiques au cinéma. N'en avez-vous pas à faire aux spectateurs ?

— Si. D'abord, ils viennent en retard, et cela gêne les voisins. Et puis... ils parlent trop fort pendant la séance. J'étais absolument de cet avis. JACQUES PERDU.





# LE NOUVEAU GRAND FILM

DE  
■ E.-A. DUPONT ■

Les correspondants de « Cinémond », à Londres et à Berlin, parlent avec enthousiasme de « ATLANTIC », film inspiré par : « l'inoubliable tragédie du « Titanic » :

## E.-A. DUPONT ET LA MORT

**T**UER, c'est ma partie! » s'écria Bonnot, le chef des bandits tragiques, avant de se précipiter dans les flammes. Cet homme aimait avec passion le visage blanc, le froid visage de la mort. Et comme il paya cher son amour!

C'est aux paroles de Bonnot que je songe chaque fois que j'observe E.-A. Dupont, chaque fois que je vois ses films. Eh! oui, le metteur en scène de Variétés, ce film si conventionnel, l'Européen exquisément poli, impeccablement élégant, qui partage son temps entre Londres, Hollywood et Berlin, flirte avec les dames, aime le champagne, prend goût aux petites histoires de Morand, c'est lui, Dupont est un grand amant de la mort! Comme nul autre il excelle à vous donner ce « grand frisson » froid que vous ne sentez plus, que vous ne pouvez plus sentir à travers un art trop vieux et bletti. Il tord le cou, il « casse la figure » à l'image. Il fait exprimer au cinéma le plus secret de lui-même. Et il y a toujours un peu de son sang, de sa chair, dans certains plans de ses films. Ses cheveux ont blanchi le jour même où il tourna la mort de l'athlète Boss (dans Variétés). Il a été malade, gravement, après certaines prises de vues de Picadilly.

C'est en août 1928 que j'ai rencontré Dupont pour la première fois. Il portait un complet de flanelle et souriait. Je lui demandais ce que c'est que l'art. Il m'offrit un porto. « Mais encore », dis-je. « Mais encore », répartit-il, « il faut gagner de l'argent. » Et de définir le metteur en scène « idéal » comme un artisan laborieux et honnête. « Le cinéma est un divertissement pour les masses, pour le peuple. Il faut songer aux masses et non pas aux quelques jeunes gens qui éditent des petites revues avec l'argent de papa. Et les masses, qu'exigent-elles? De ne pas s'ennuyer. » J'étais un peu déçu. Bien sûr, les paroles de Dupont étaient justes, excellentes. Mais je m'attendais tout de même à quelque chose de plus neuf, de plus robuste, de plus personnel. Alors, soudain, on apporta le journal du soir. Dupont teta un coup d'œil sur les faits divers. Il lut: Assassinat à Pantin. Comme il n'entendait pas très bien le français, il me demanda de faire le traducteur. A mesure que je lisais et traduisais, son visage se transformait bizarrement. Il exprimait tour à tour la peur, la douleur, le chagrin, le triomphe; vivait avec une incroyable intensité toutes les sensations, tous les sentiments aussi bien de l'assassin que de la victime. Quand j'eus fini de lire, « la mort », balbutia-t-il, « la mort, c'est le seul mystère! » Et je compris que, pour une fois, ce n'étaient point là de simples paroles, qu'une terrible, une étrange, une brisante partie était engagée entre la mort mystérieuse et cet homme...

Si le vrai Dupont ne se manifeste pleinement que dans les scènes de folie, de peur, de violence et de mort, Dupont-metteur-en-scène donne toujours satisfaction à ses commanditaires, au public. C'est un grand, un très grand travailleur. Et voilà pourquoi, après qu'il eut tourné à Londres Moulin-Rouge et Picadilly, la British-International Pictures, lui permit de porter à l'écran Atlantic, de l'auteur anglais Ernest Raymond, une histoire de tous les diables « l'histoire », comme dit Raymond lui-même, « du plus pathétique naufrage de l'histoire moderne ». Le naufrage comporte encore plus d'angoisse, de désespoir que la mort violente. Je connais des gens que n'effrayent ni le fusil, ni la mitrailleuse. Parlez-leur du grand plongeon dans l'eau froide, le ciel étant couvert, la terre lointaine, et vous verrez leurs visages changer, leurs lèvres trembler...

Je ne connais encore Atlantic que d'après une lettre de Dupont (envoyée avant que le premier coup de manivelle lui donnât) et les photos que voici. La lettre disait: « prépare un film assez terrible ». Les photos disent: succès. Voici, agenouillée sur le pont du bateau, une jeune femme. L'eau monte irrésistiblement, elle atteindra bientôt la bouche de la malheureuse... C'est sans doute le « plan » le plus émouvant du cinéma. Et comme j'y reconnais le vrai Dupont, celui qui, dans un hôtel des Champs-Élysées, devant un porto, sous l'œil d'une charmante femme blonde, me parlait de la mort avec une indicible terreur!

Michel GOREL.



## L'HISTOIRE

Minuit en plein Océan. L'Atlantic, immense paquebot, poursuit son chemin d'Europe en Amérique. Tout le monde dort paisiblement. Les petits enfants. Les femmes, qui songent à l'amour. Les hommes. Le ciel est noir comme le désespoir, très lourd. Les vagues se déroulent et s'enroulent. Soudain, la température baisse affreusement. Qu'y a-t-il? Des montagnes de glace! Sensation. Tout le monde se réveille, accourt, veut voir les montagnes de glace. Il y a parmi les passagers Henri Thomas, vieux romancier cynique, qui se rend aux Etats-Unis pour y faire des conférences sur l'art. Lersner, le capitaine, lui apprend, à lui seul, toute la vérité. Il lui dit que l'Atlantic s'engloutira dans trois heures. Et cette terrible nouvelle brise complètement, sans remède, la vieille « tête forte ». Henri Thomas, le romancier, a peur de la mort. Peur comme un animal. Il veut se précipiter dans une barque, fuir. Il est prêt à jeter la panique parmi les autres passagers, à faire des malheurs, des bêtises. Lersner regrette déjà amèrement de lui avoir fait des confidences. Mais Henri Thomas rencontre Monica et Pierre, deux jeunes amoureux. Il écoute leur naïf, leur impardonnablement naïf gazouillis. Et alors, soudain, quelque chose change en lui. Il comprend que sa vie est fichue, qu'il n'est qu'une vieille carcasse, sans intérêt, sans valeur... Une vieille carcasse promise à la mort... Un cadavre vivant...

Avec une lucidité et une abnégation extraordinaires, Thomas s'applique désormais à calmer les passagers. Il aide le capitaine, fait embarquer les femmes. Grâce à lui, tout se déroule normalement. La panique cesse. Tandis que les projecteurs jouent sur le ciel le plus fantastique, le plus beau des jeux, les femmes, puis les vieillards et les infirmes, sous le regard maintenant dur et conscient de Thomas, quittent l'Atlantic. Madame Schraber, une femme qui a fait jadis beaucoup de mal à Thomas, est embarquée par ses soins...

Toutes les femmes, tous les enfants sont partis. L'eau pénètre déjà dans le paquebot, monte. Il ne reste plus qu'une seule bouée de sauvetage. On l'offre à Thomas, gloire de la littérature mondiale. On le supplie de se sauver. Mais Thomas refuse, donne la bouée à Pierre, le jeune amoureux.

Les hommes se sont maintenant rassemblés sur le pont. L'eau monte, monte sans cesse. Face à la mort, les hommes chantent terriblement, chantent de toutes leurs forces, avec tout ce qui leur reste de vivant, chantent affreusement, de toutes leurs entrailles... Mais Henri Thomas est calme.

## LES INTERPRÈTES

Atlantic comporte deux versions : une allemande et une anglaise.

Les deux versions ont été tournées, simultanément, à Elstree. Les principaux acteurs de la version anglaise sont : Franklin D. York, Madeline Carroll, John Longden, Ellaline Terris, John Stuart, Joan Barry, Francis Lister.

De la version allemande : Fritz Korner, Luci Mannheim, G.A. Koch, Elsa Wagner, Franz Lederer, Elfride Borodin, Theodor Loos.

Aussi bien les acteurs allemands que les acteurs anglais, ont été dirigés par Dupont avec une rare, une incroyable fermeté. Et le public de la « générale » qui a eu lieu dernièrement au Gloria-Palast de Berlin, a fait une ovation indescriptible aux interprètes allemands qu'il a reconnus dans la salle, et surtout à Franz Korner, qui a fait, dans Atlantic, une belle et émouvante création.

ARRANGEMENT DE A. BRUNYER









N° 56 -- 14 NOVEMBRE 1929

# CINÉMONDE



**EXCESS BAGGAGE**

William Haines et Joséphine Dunn, dans "Le Fardeau", nouveau film de James Cruze.